

Les Italiens de Paris et la *squadra azzurra*

Variations dans le jeu des identifications, nationales ou territoriales

« Dove cazzo è il Costa Rica ? », « Il est où le Costa Rica ? » se demande Michele à la sortie du bar, après la défaite de la *squadra azzurra*, en fumant nerveusement une ou plusieurs cigarettes, sur le trottoir devant un Pub italien du boulevard Saint-Germain à Paris. L'énigme devient un casse-tête pour tout le monde. Personne ne se serait posé cette question si, comme le disaient tous les pronostics, l'équipe italienne avait facilement gagné contre cette petite équipe d'une contrée lointaine outre-Atlantique. Or cette équipe, révélation de la coupe du monde 2014, après avoir gagné 3-1 contre l'Uruguay lors du premier match, vient de gagner 1-0 contre l'Italie, vice-championne d'Europe. L'honneur de la victoire donne alors au Costa Rica un semblant de dignité géopolitique, même si les blagues ethnocentriques se multiplient et l'ignorance géographique des présents, réelle ou affichée, est renversée et devient ainsi un péché originel des Costaricains. On n'est pas tous égaux dans le monde comme dans le foot et une victoire quelque peu chanceuse ne peut pas effacer tout d'un coup des rapports de force sportifs certifiés par les quatre étoiles (quatre fois champion du monde) du maillot *azzurro*. Au-delà du foot, les Italiens continuent évidem-

ANGELO MORO
Étudiant en *master*
à l'École normale supérieure

ment à se sentir la sixième puissance du « monde développé ». Ou peut-être la septième, ou même la huitième, on ne sait plus...

« C'est en Amérique Latine », lui répond Andrea, qui est debout à ma droite et est en train de fumer la troisième cigarette depuis la fin du match. « Je vais chercher sur la carte du monde » ajoute Giovanna, en fouillant dans son sac et en en sortant un Iphone.

Le ciel est toujours plus en haut

Michele, Andrea et Giovanna ne sont pas simplement des Italiens : ils sont Siciliens. La provenance régionale commune est souvent soulignée pendant leur brève conversation. Elle est surtout mise en évidence par un accent marqué, qui n'épargne même pas les mieux outillés scolairement. Andrea, qui pendant le match était assis à côté de moi, est un jeune employé de banque. Il est venu regarder le match à la fin de sa journée de travail, alors qu'il portait encore le costume et la cravate. Il a fait ses études d'économie à l'université Bocconi de Milan, une prestigieuse

institution privée, sorte de panthéon du capitalisme italien, de laquelle sont sortis, parmi d'autres, l'ancien Président du Conseil Mario Monti et l'ancien ministre de l'Économie Fabrizio Saccomanni. Michele, habillé tout simplement avec un T-shirt, des shorts et des baskets, est un « boulanger », comme il dit, en employant le terme français, sûrement plus valorisant que l'italien *fornaio*. « Tu dois voir ce qu'il arrive à faire – me dit Andrea – il fait aussi des Tours Eiffel de pain ! ». Giovanna, enfin, est une jeune chercheuse en génétique, originaire d'une ville proche de Palerme. Habillée avec une jolie robe bleue, pendant la pause, elle me raconte le tour des instituts scientifiques d'Europe qu'elle a fait avant d'arriver à Paris.

Giovanni et moi, nous ne sommes pas siciliens. Giovanni vient de Salerno, une ville proche de Naples, et travaille comme réceptionniste dans un hôtel du 13^e arrondissement. Moi, je suis originaire des Pouilles, suis élève étranger à l'École normale supérieure où je fais un *master* de sociologie. Comme les trois autres, nous sommes bien des *terroni*. Ce terme, employé originellement par les gens des grandes villes du nord de l'Italie pour désigner de façon méprisante les immigrés provenant du Sud, souligne une origine paysanne, liée à la terre. Le stigmate, devenu au cours du temps plus un terme farceur qu'une insulte, est aujourd'hui souvent un drapeau identitaire : être *terroni* est devenu un motif d'orgueil plutôt que de honte, vingt ans d'existence de la Ligue du Nord n'ayant fait que renforcer cette inversion majeure dans les luttes de classement historiques entre le Nord et le Sud en Italie

Nous regardons autour de nous, cherchons à capter au mieux divers

fragments de conversation aux alentours pour en saisir les accents dominants. Quelques voyelles trop ouvertes entendues ça et là nous donnent la certitude que, dans ce groupe de 70 Italiens qui ont suivi le match au Pub Saint Germain du 6^e arrondissement, la plupart sont des *terroni*. Les statistiques « officielles » nous donnent raison : des 373 145 Italiens qui vivent en France selon l'AIRe (le bureau des Italiens résidant à l'étranger), 187 512 (50,2 %) proviennent des régions du Sud (îles comprises), alors que la population de ces régions ne représente que 34,43 % de la population du pays¹.

Marianne Amar et Pierre Milza écrivaient déjà en 1990 que « la part des méridionaux dans l'immigration transalpine à destination de la France a pris une place qui, sans être considérable, est plus importante que dans le passé »². Un quart de siècle n'a probablement fait qu'augmenter ce poids relatif, qui traduit un processus plus large de reprise de l'immigration méridionale vers le Nord de l'Italie ou bien vers l'étranger³. La croissance de la composante migratoire vers la France provenant des régions du Centre-Sud s'est accompagnée aussi d'une modification importante de la répartition socioprofessionnelle des immigrés italiens. Les manœuvres et les ouvriers faiblement

1. Les données sont disponibles dans le Rapport sur les Italiens dans le monde 2013 de la fondation Migrants (http://www.chiesacattolica.it/pls/cci_new_v3/V3_S2EW_CONSULTAZIONE.mostra_pagina?id_pagina=51325)

2. Amar M., Milza P., *L'immigration en France au vingtième siècle*, Paris, Armand Colin, 1990, p. 193.

3. Voir à ce propos le beau travail de Luca Bianchi et Peppe Provenzano, *Ma il cielo è sempre più su. L'emigrazione meridionale ai tempi di Termini Imerese*, Roma, Castelvecchi, 2010.

qualifiés, immigrés en France jusqu'à la fin des années 1960 pour satisfaire les besoins de l'industrie lourde, se sont trouvés au fil des années relayés par des travailleurs du tertiaire ou bien par les jeunes chercheurs⁴.

Italiens à Paris

Le jeune homme d'affaires, à qui a été proposée « une expérience de travail à l'étranger », le boulanger et le réceptionniste, qui sont venus tout simplement chercher un travail, la chercheuse et l'étudiant, « cerveaux en fuite » des universités italiennes... D'emblée, nous pourrions représenter trois « types idéaux » de l'immigration italienne au vingt-et-unième siècle, si nos carrières d'expatriés parisiens n'étaient pas à leur début. Michele et Giovanni ne sont à Paris que depuis un an, Andrea depuis deux mois, Giovanna depuis deux semaines. Mon séjour ici, deux ans déjà, devient un record et suscite l'admiration des autres. La conversation roule alors sur les sujets typiques qui reviennent dans toute première interaction entre Italiens à Paris : la difficulté à trouver un logement, le coût de la vie, la froideur des Parisiens, avec lesquels il faut malgré tout parler, si l'on veut apprendre cette langue bizarre qui utilise *ciao* pour dire au revoir. « Moi, je n'aime pas trop fréquenter les Italiens quand je suis à l'étranger, dit Giovanna, qui, ayant quitté l'Italie il y a quatre ans et ayant déjà vécu dans trois pays différents, est de loin la plus internationale du groupe. Mais la coupe du monde, il faut quand même la regarder avec les Italiens ».

En effet, le rendez-vous d'aujourd'hui est un événement organisé par les administrateurs de *Italiani a Parigi*, groupe Facebook, rassemblant plus de 10 000 profils de transalpins résidant à Paris⁵. Le rendez-vous est fixé dans un bar du boulevard Saint-Germain, près d'Odéon. Le bar a plusieurs étages, la salle réservée pour ceux qui participent à l'événement est située au deuxième étage. En traversant la salle du rez-de-chaussée je remarque l'ameublement élégant du bar. Le comptoir et les pilastres sont couverts de panneaux en bois, les murs sont peints en ocre et surmontés d'arcs en bois, du plafond pendent de petits lampadaires sphériques qui diffusent une lumière voilée. Je monte les escaliers et arrive à l'entrée d'une salle décorée en rouge. La télévision étant placée au fond, devant elle s'étendent des rangs de plus en plus longs de petits canapés, de fauteuils rouges et de tabourets noirs.

Même s'il reste encore une dizaine de minutes avant le début du match, la salle est déjà pleine. Sur la page en ligne de l'événement, l'administratrice avait bien spécifié que le nombre des places disponibles était limité à 70. Néanmoins, en croyant que la rencontre était organisée plutôt « à l'italienne », j'étais persuadé que j'aurais pu amener avec moi n'importe qui, même s'il ne

4. Sur ce point, voir Sylos Labini F., Zapperi S., *I ricercatori non crescono sugli alberi*, Roma-Bari, Laterza, 2010.

5. Ce groupe est utilisé surtout pour rechercher ou proposer un logement, pour vendre des objets d'occasion, pour solliciter de l'aide pour les problèmes administratifs ou, moins sérieusement, pour demander des informations sur les meilleurs restaurants italiens de Paris. Certains ont même pris l'habitude de s'inscrire dans le groupe avant d'arriver à Paris, pour connaître les compatriotes qui sont déjà sur place et pour leur poser des questions sur la vie parisienne. Parfois le groupe peut être utilisé aussi pour proposer des sorties ou pour organiser des soirées entre Italiens.

s'était pas inscrit dans la liste des participants. Mais, démentant les préjugés de l'enquêteur, à l'entrée de la salle, assise à une table ronde tournant le dos à l'écran, l'administratrice vérifie bien que les noms des gens qui entrent correspondent à ceux imprimés sur sa liste. Blonde, aux yeux bleus, d'une quarantaine d'années, avec un air professionnel et un peu irrité, elle me cherche dans la liste, barre mon nom et mon prénom et me souhaite un bon match.

Un drapeau italien est placé sur trois chaises que personne n'occupe au milieu de la salle, ce qui signifie qu'elles sont marquées « occupée » pour des retardataires privilégiés. À l'exception d'une jeune fille en pantalon rouge, un T-shirt blanc et une écharpe verte qui vient juste d'entrer, il s'agit du seul drapeau italien présent dans la salle. Personne ne porte de maillot *azzurro* non plus. Plusieurs personnes, cependant, des jeunes gens surtout, portent le costume et la cravate, signe évident qu'ils viennent de sortir du travail. La présence féminine est importante : il s'agit surtout de jeunes femmes d'une trentaine d'années. La plupart des présents sont venus en petits groupes, composés de trois à six ou sept personnes. Cependant, d'autres, comme moi, sont venus seuls et restent assis à côté des autres groupes, mais un peu détachés. Si les conversations à l'intérieur des petits groupes sont nourries, les échanges en dehors de ces groupes semblent se caractériser par une cordialité formelle et un peu froide. Du coup, les personnes venues seules se mettent à bavarder entre elles. Deux hommes en costume, assis par hasard l'un à côté de l'autre, découvrent qu'ils travaillent dans la même filiale bancaire.

Frères d'Italie ?

L'hymne national réchauffe un peu l'ambiance, tout le monde le chante à voix haute. Néanmoins, personne ne se lève et la solennité déjà fragile du moment est définitivement cassée par un homme assis au premier rang, juste devant l'écran, qui lève le bras droit et commence à diriger avec son index un orchestre imaginaire derrière lui. Même les aspects les plus rituels et « sacrés » du match, loin de renvoyer par analogie à la sphère religieuse, comme le suggérerait Marc Augé⁶, s'accompagnent aussi d'une mise en scène parodique, d'une « mise à distance » par les supporters de leur propre pratique⁷. *Le chant des Italiens*, titre que le jeune patriote et franc-maçon Goffredo Mameli donna à sa composition en 1847, mieux connu comme *Fratelli d'Italia* (Frères d'Italie), hymne de la République depuis 1946, n'a jamais été pris trop au sérieux dans mes souvenirs. Plusieurs vers du texte, écrits dans un italien pompeux du dix-neuvième siècle, restent énigmatiques pour la plupart des Italiens, quant à leur signification et à leur syntaxe. Ainsi, même la distance parodique peut devenir partie du rituel : l'onomatopée initiale (*popopo-popopo-popopopopopopo*), qui reproduit les notes jouées par l'orchestre au début de l'hymne, est désormais chantée habituellement par les joueurs comme par les supporters dans les stades. Le public dans la salle ne fait pas exception.

6. Voir Augé M., *Football. De l'histoire sociale à l'anthropologie religieuse*, in *Le Débat*, n°19, février 1982, pp. 59-67.

7. Voir Bromberger C., *Sur les gradins, on rit... aussi parfois. Facétie et moquerie dans les stades de football*, in *Le Monde alpin et rhodanien*, n° 3-4, 1988, pp. 137-156.

Le match commence avec des applaudissements d'encouragement. Les fautes violentes des Costaricains suscitent de vives protestations et une très bonne occasion manquée par Balotelli suscite des imprécations, mais aussi des cris de soutien. Personne n'a oublié la performance remarquable de ce dernier – un joueur singulier dans la *Squadra* parce que Noir (il a été adopté très jeune par un couple d'Italiens) – lorsque l'équipe italienne jouait contre l'Allemagne pendant la Coupe d'Europe de 2012. Après le premier match contre l'Angleterre, où il a marqué le but décisif, tout le monde est disposé à lui pardonner quelques erreurs. Il reste cependant sous une surveillance spéciale, toujours dans l'attente d'un jugement définitif, d'une légitimation irrévocable. « Il me semble qu'il est pimpant », dit un jeune homme à son ami assis à côté de lui. « Il faut quand même pas qu'il déconne », répond ce dernier.

Les polémiques à propos de Balotelli ont toujours une saveur amère. Elles s'appuient sur un postulat substantialiste, incroyablement répandu dans le sens commun, qui tend à nier l'importance des trajectoires sociales et professionnelles des individus, en cachant les succès comme les échecs sous la forme d'aptitudes psychologiques. En tant que « transfuge de classe très atypique » et « figure sociale improbable à bien des égards scandaleuse et illégitime », Balotelli subit un véritable jugement de classe⁸, même par la petite foule réunie au bar : le risque de « déconner » qu'on

lui attribue cache une représentation du joueur « enfant gâté », insuffisamment reconnaissant à son prétendu pays d'adoption (car Balotelli est né en Italie !) et donc soupçonné de ne pas faire tous les efforts nécessaires pour bien le « représenter ». Personne n'est disposé à prendre en considération ce qu'a signifié dans sa formation et dans sa socialisation primaire sa condition d'enfant noir adopté, né en Italie, qui n'a jamais vraiment été accepté et bénéficié d'une vraie reconnaissance.

Personne n'est disposé non plus à prendre au sérieux les contradictions et les tensions qui dérivent, en paraphrasant Pierre Bourdieu⁹, de cette occurrence contradictoire entre l'élection dans l'aristocratie sportive et sa condition de fils d'émigrés, enlevé à sa famille d'origine pour être donné en tutelle à une autre. Le contraste entre l'origine populaire du joueur et la condition du professionnel bien rémunéré et très connu est une caractéristique commune à la plupart de joueurs de haut niveau. Elle est un effet du haut degré de mobilité sociale associé à cette profession, au moins pour ce qui concerne la possession de capital économique et social. Néanmoins, le fait que certains joueurs n'arrivent pas à se soumettre à la discipline sportive et à produire de résultats constants devrait être rapporté à leur trajectoire biographique plutôt qu'à leur personnalité (perçue souvent comme une donnée génétique).

Mais le spectacle sportif, le « *show* méritocratique » par excellence, selon l'expression de A. Ehrenberg¹⁰, montre

8. Ces expressions sont utilisées par Stéphane Beaud à propos des joueurs de l'équipe nationale française à la coupe du monde de 2010, mais il me semble qu'il peuvent bien s'adapter au « cas » Balotelli. Voir Beaud S., *Affreux, riches et méchants ? Un autre regard sur les Bleus*, Paris, La Découverte, 2014, pp. 93 et 258

9. Voir Bourdieu P., *Science de la science et réflexivité*, Cours du Collège de France 2000-2001, Paris, Raisons d'agir, p. 214.

10. Ehrenberg A., *Le show méritocratique. Platini, Stéphanie, Tapie et quelques autres*, in *Esprit*,

de surcroît comment « n'importe qui peut être quelqu'un, quels que soient sa race, sa classe, son handicap de départ dans la vie »¹¹. Le succès comme l'échec sont donc expliqués à partir des postulats démocratiques de l'égalité de chances, de la compétition et du mérite individuel. Si on n'obtient pas de résultats scolaires brillants, c'est parce qu'on n'est pas suffisamment « doué ». De la même manière, si Balotelli n'est pas capable de devenir finalement un « champion », c'est parce que des limites mentales l'en empêchent. Il ne s'agit pas simplement d'une question de racisme, il s'agit plutôt d'un oubli de l'histoire personnelle, d'un refoulement des conditions de départ.

La « chance » et la « classe »

Un jeune homme en costume entre dans la salle ; ayant communiqué son nom, il regarde autour de lui. Il s'assied enfin à une des places marquées « occupée » par le drapeau italien. Je comprends qu'elles n'avaient pas été gardées pour lui et je décide de m'asseoir à mon tour à son côté : je fais ainsi la connaissance de Andrea. Nous commençons une conversation amicale entre deux personnes qui ont plus ou moins le même âge. Nous nous racontons l'un à l'autre qui nous sommes et ce que nous faisons ici à Paris. Quelques minutes plus tard, nous nous apercevons que quelqu'un tire sur le drapeau sur lequel nous nous sommes assis. L'administratrice, assise derrière nous, prétend avoir réservé ces chaises pour ses amis qui sont sur le point d'arriver. Un échange de regards

avec Andrea nous suffit pour décider que nous allons nous en « foutre ». En effet, personne ne réclamera nos places. « C'est l'administratrice du groupe, me dit Andrea, c'est elle qui organise tout, mais parfois elle est chiante ». Il semble que l'autorité de la femme est loin d'être pleinement légitimée et qu'il y a plusieurs personnes prêtes à la contester.

« Lors du match contre l'Angleterre, continue mon nouvel ami, elle avait organisé la séance dans une pizzeria italienne à Bercy. On suivait le match sur une chaîne italienne et on le voyait projeté sur un mur, mais c'était en *streaming* et la connexion a sauté à partir de la 70ème minute et on a dû continuer à regarder le match en petits groupes sur les portables. Comme les connexions marchaient à des vitesses différentes, il arrivait parfois qu'on entende les autres exulter ou se plaindre pour des actions qu'on ne verrait que deux minutes après ». L'échec de l'organisation n'a pas été oublié par le reste du groupe : à chaque fois que la retransmission en direct (cette fois-ci suivie sur une chaîne française, dont le reportage provoque à son tour de nombreuses plaintes) subit le moindre dérangement, des chœurs alarmés se lèvent de la foule de spectateurs. « On va finir par voir ce match aussi sur les portables ! » crie quelqu'un. « Au moins, ça nous a porté chance ! » lui répond un autre.

La chance est un « ingrédient essentiel des grands sports populaires et de la représentation du monde qui les sous-tend »¹². C'est sa distribution iné-

numéro spécial *Le nouvel âge du sport*, avril 1987, p. 266.

11. Ehrenberg A., *Des stades sans dieux*, in *Le Débat*, n° 40, mai 1986, p. 48.

12. Bromberger C., *Pour une ethnologie du spectacle sportif. Les matchs de football à Marseille, Turin et Naples*, in Althabe G., Fabre D., Lunclud G. (sous la direction de), *Vers une ethnologie du présent*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1992, p. 218.

gale qui peut à la fois valoriser ou inverser les rapports de force fondés sur le mérite individuel ou collectif. Dans la salle, personne ne semble douter que l'équipe italienne aujourd'hui soit victime du sort. La défense du Costa-Rica est constamment en ligne et les attaquants italiens finissent systématiquement hors-jeu. Cette stratégie défensive énerve le public qui est récemment tombé amoureux du « tiki-taka » (jeu de redoublement de passes à l'espagnole) et qui a soudainement oublié le *catenaccio*, Bearzot et Trapattoni. Andrea Pirlo est l'étoile absolue de cette équipe. Dès que « le professeur » touche le ballon les gens se redressent pour mieux voir. Chaque corner qu'il tire est salué par un « ooooooooooh » collectif en *crescendo*, comme s'il s'agissait d'un penalty. Tout le monde admire sa finesse et son sens tactique. À l'inverse, quand une frappe du milieu défensif italo-brésilien Thiago Motta, depuis un bon emplacement, finit sur les gradins, les premiers signes d'une gêne généralisée, tenue sous contrôle pendant toute la première demi-heure du match, commencent à apparaître. Contrairement à ce qu'on pourrait penser, ce qui suscite les insultes de mes compatriotes n'est pas une intolérance chauvine à l'égard du seul joueur sur le terrain « naturalisé » italien, mais plutôt l'inaptitude technique du joueur dont la rudesse ressort d'autant plus, à côté de la « classe » du jeu de Pirlo.

Le soutien ou la défiance à l'égard de tel ou tel joueur d'une équipe n'est pas un élément indifférent pour la compréhension des caractéristiques des supporters. Christian Bromberger a souligné que « si l'équipe dans son ensemble offre, à travers son style et sa composition, un support expressif à l'affirma-

tion d'une identité collective, chaque joueur suscite plus ou moins de faveur auprès du public selon les qualités qu'il met en œuvre [...] chaque catégorie de spectateurs s'identifiant préférentiellement à tel ou tel joueur, figure emblématique, par un style et un comportement sur le terrain, d'une identité sociale»¹³. Les résultats de son enquête dans les stades de Marseille, Turin et Naples ont bien fait ressortir comment les préférences des spectateurs pour tel ou tel joueur dépendent de la place des spectateurs dans le stade : tribunes, virages, etc., qui symbolisent chacun un univers social particulier. Ainsi, l'on apprécie davantage chez les cadres moyens et supérieurs la finesse tactique, les stratégies d'évitement, tandis que l'on est plus sensible dans le public populaire à la virilité, à la dépense corporelle, au don de soi, autant de traits distinctifs dans les styles de vie.¹⁴ Or, si l'absence de divisions spatiales évidentes à l'intérieur de la salle du match télévisé ne permet pas de définir une hiérarchie visible des espaces où lire les différenciations sociales (comme dans les stades¹⁵), repérer quels joueurs attirent le soutien (ou à l'inverse suscitent l'aversion) des supporters, peut nous aider à comprendre la composition sociale des supporters réunis dans le bar.

Vulgarité nationale et identité locale

Le dernier quart d'heure de la mi-temps provoque un soudain chan-

13. *Ibidem*, p. 227.

14. *Ibidem*, p. 229.

15. Voir. Ehrenberg A., *Architecture de masse et mobilisation*, in Ehrenberg A. (études réunies par), *Aimez-vous les stades ?*, in *Recherches*, n° 43, avril 1980, pp. 25-54.

gement dans le comportement du public présent dans la salle. À la 30ème minute, Balotelli, tout seul devant le gardien adverse, essaie un lob qui finit à côté du but. Plusieurs supporters téléspectateurs bondissent sur leurs pieds, en se tirant les cheveux. Le jeune cadre bancaire à ma droite se tourne vers le rang derrière le nôtre et s'adresse à Michele, le boulanger, (mais je vais découvrir son nom seulement pendant la pause), lui criant en sicilien : « *Suu' manciò !* » (« il l'a mangé »). Quelques minutes après, le jeune arrière-gauche Darmian perd le ballon dans la partie italienne du terrain. L'attaquant costaricain Campbell court vers le but italien mais il est jeté par terre dans la surface de réparation par Chiellini et Barzagli, les deux défenseurs centraux italiens. Après quelques secondes de suspense, l'arbitre décide de ne pas accorder de penalty au Costa Rica. La foule dans la salle couvre d'injures le joueur costaricain et Andrea à côté de moi lui fait le « geste du parapluie » (en portant sa main gauche ouverte vers l'intérieur du coude de son bras droit levé) et à nouveau en sicilien lui crie de « sucer », en laissant le complément d'objet sous-entendu.

Deux minutes plus tard, le Costa Rica marque le premier et unique but du match, avec une action en contre-attaque sur la bande gauche du terrain qui se conclut par un coup de tête gagnant de Ruiz. Ce but fait soudain enrager la salle : les *vaffanculo* se succèdent et la prétendue profession de la mère du joueur costaricain est moquée à haute voix avec des appellations qui diffèrent selon les dialectes régionaux des spectateurs. Andrea ne se soustrait pas à ce petit délire collectif, mais sa vulgarité me semble plutôt affichée et construite

que spontanée. Même si son accent est marqué dans les conversations « normales » aussi, tout se passe comme si les gestes et les mots qu'il vient d'utiliser aient été pris dans l'armoire des vieux vêtements et enfilés sans se regarder dans une glace. Il semble qu'il n'arrive plus à se rappeler comment les porter. L'effet est drôle et pathétique en même temps, et le fait qu'il porte encore son costume de travail ne fait qu'accentuer le contraste.

Il faut se garder d'associer l'usage du langage vulgaire aux origines populaires des locuteurs. Roger Chartier rappelait comment « Sport et Parlement vont de pair puisque tous deux postulent la légitimité des affrontements tout en euphémisant leur violence »¹⁶. Il suffit de regarder un débat parlementaire italien pour s'apercevoir que même en ce haut lieu, le conflit verbal n'est pas du tout euphémisé et la vulgarité est souvent présente. Aucune surprise, aucun scandale donc, de retrouver le même type de langage pendant un match de foot. Même l'usage du dialecte ne doit pas être considéré comme un signe d'ignorance de la langue italienne. Le dialecte, en tant que langue parlée, surtout au sein de la famille ou dans le cadre de relations entre pairs, renforce le sentiment d'appartenance à la communauté locale et constitue un indice important de la volonté d'établir une relation de proximité. Il serait donc erroné de déduire une origine populaire de l'utilisation d'un langage populaire. En effet, comme l'a rappelé Pierre Bourdieu : « La notion de "langage populaire" est un des produits de

16. Chartier R., *Contribution au débat « Sport, religion et violence »*, in *Esprit*, numéro spécial *Le nouvel âge du sport*, avril, 1987, p. 68.

l'application des taxinomies dualistes qui structurent le monde social selon les catégories du haut et du bas (le langage "bas"), du fin et du grossier (les gros mots) ou du gras (les plaisanteries grasses), du distingué et du vulgaire, du rare et du commun, de la tenue et du laisser-aller, bref, de la culture et de la nature (ne parle-t-on pas de "langue verte", et de "mots crus" ?) »¹⁷.

Andrea n'est pas d'origine populaire : être inscrit dans une université qui prélève des frais de scolarité élevés va rarement de pair avec une origine sociale défavorisée. La vulgarité qui émergeait dans ces moments du match ne témoigne pas de l'*habitus* clivé d'un transfuge de classe. Elle doit plutôt être mise en relation avec son origine territoriale. Si le contexte du match se fonde sur l'ignorance des conventions linguistiques dominantes, il est possible que Andrea saisisse l'occasion de réaffirmer son origine régionale censée être stigmatisée. On voit ainsi à l'œuvre une recherche dominée de la distinction, qui « porte les dominés à affirmer ce qui les distingue, c'est-à-dire cela même au nom de quoi ils sont dominés et constitués comme vulgaires »¹⁸. L'effort que fait Andrea pour se présenter comme le « Sicilien type », machiste et vulgaire, peut être analysé comme une transgression des censures dominantes. La licence linguistique fait partie du travail de représentation et de mise en scène que Andrea fournit pour imposer aux autres (surtout à Michele) et à lui-même l'image du *terrone* qui n'a pas perdu son identité.

17. Bourdieu P., « Vous avez dit "populaire" ? », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 46, mars 1983, *L'usage de la parole*, pp. 98-105.

18. *Ibidem*, p. 101.

À mains jointes

Pendant la pause, on quitte la salle, on descend les escaliers et on sort sur le trottoir pour fumer une cigarette. « C'est classique : une équipe, me dit Andrea en descendant les escaliers, ne fait que dalle pendant tout un match et à la première frappe ils marquent un but ! Bien sûr, il y a encore du temps pour remonter, mais il faut quand même qu'on se réveille ! ». Michele, le Sicilien, nous rejoint et Andrea me le présente. Les deux proviennent de villages de la région de Messine. Bien que ces villages soient à quelques kilomètres de distance seulement l'un de l'autre, ils ne se sont rencontrés à Paris que la semaine dernière, en regardant le match de l'Italie contre l'Angleterre dans la même pizzeria. « C'est quand même bizarre, me dit Michele, je connaissais quasiment tout le monde dans son village, sauf lui ! ». Une jeune fille qui était assise juste devant Andrea et moi se rapproche de nous pour nous demander du feu. Quelques poignées de main et Giovanna entre tout de suite dans la conversation.

Quand nous revenons dans la salle, l'administratrice se lève et demande à haute voix un soutien plus vif et passionné. « Vous êtes mous comme les autres là-bas ! », ajoute-t-elle. Les autres là-bas sont, bien entendu, les clients du pub dans la salle d'entrée. Assis sur des fauteuils en cuir beige autour de tables rondes et basses, les jeunes gens en costume et chaussures anglaises chic qui buvaient des bières rouges ou les dames quadragénaires en robes de couleurs pastel qui sirotaient à petits coups des *americanos*, ne m'avaient pas rappelé la foule vibrante et enthousiaste des virages des stades.

Sommes-nous vraiment comme « les autres là-bas » ? L'argument a du mal à secouer les présents. Les gens regardent la femme comme l'on pourrait regarder l'animateur d'un village de vacances un peu trop envahissant. Elle ne semble pas non plus faire trop d'efforts. Même l'entrée d'Antonio Cassano à la place de Thiago Motta au début de la seconde mi-temps ne suffit pas pour réveiller le public du pub. Le seul moment de ferveur arrive lorsque les deux serveurs qui s'occupent de la salle se croisent, les plateaux à la main, juste devant l'écran, empêchant ainsi de regarder le match pour quelques secondes.

Il faut attendre l'entrée sur le terrain de Lorenzo Insigne pour voir une bouffée d'enthousiasme dans la salle. Ce n'est pas un hasard : le jeune ailier est un Napolitain qui joue pour le *Napoli*. Son échauffement au bord du terrain suffit à provoquer les applaudissements enflammés des supporters napolitains présents dans la salle, et assez nombreux. Le *Napoli*, quatrième équipe du pays par le nombre de supporters, selon un sondage de 2010 de l'Institut Demos¹⁹, est soutenu par 21 % des habitants du Sud de l'Italie. Plusieurs personnes en arrivent même à se lever et à crier « Vai Lorenzo vai ! » en direction de l'écran. La comparaison avec l'entrée, quelques minutes plus tard, d'un autre ailier, Alessio Cerci, joueur du *Torino* et protagoniste de premier rang de la dernière *Serie A*, met bien en évidence le poids de cette identification locale : pour ce dernier, personne ne crie, personne ne se lève, très rares sont

ceux qui applaudissent. Et encore, ils le font faiblement.

Au fur et à mesure du déroulement de la seconde mi-temps, la défaite se rapproche et le découragement prend le dessus. La salle devient presque muette et ne réagit même pas quand les caméras commencent à cadrer les supporters du Costa Rica qui font la fête sur les gradins du stade. Les hommes restent assis, silencieux, et ne parlent que par gestes. Le geste le plus répété, les deux mains jointes devant la poitrine qui bougent vers le haut et vers le bas, qui rappelle de très loin le signe de la prière, exprime incrédulité et désespoir²⁰. Seules les filles continuent à soutenir l'équipe *azzurra*. Elles crient contre les défenseurs italiens, coupables d'après elles de laisser trop d'espace aux attaquants costaricains. Une fille, assise deux places plus loin à ma gauche, se tourne vers moi : « Mais si on ne marque pas de but, qu'est-ce qui va se passer ? », me demande-t-elle. Je lui explique que rien n'est définitif et qu'on devra encore jouer le match contre l'Uruguay pour obtenir la qualification. Elle est venue regarder le match avec une amie qui est une de celles qui suivent la fin du match de façon passionnée. Elle commente les actions à haute voix et avec un accent romain très fort. Sa « vulgarité » est néanmoins plus contenue que celle des hommes et, mis à part quelques mots grossiers utilisés comme des tics de langage, elle ne se laisse pas emporter par la violence verbale des insultes des hommes. L'utilisation de mots grossiers et de gestes vulgaires reste une prérogative masculine qui sert à créer une image de soi conforme à la représentation dominante du monde social, à tra-

19. Le sondage est disponible en ligne à l'adresse suivante : <http://www.demos.it/2010/pdf/143320100924calcio.pdf>

20. Source : www.theguardian.com

vers l'opposition virilité/docilité, être dur/être efféminé²¹. Le sport (« fief de la virilité », selon l'expression de Eric Dunning), et notamment le foot, semble continuer à avoir une importance, même si elle est devenue « secondaire », dans la production et la reproduction d'une identité masculine, dans la mesure où il « entretient des formes modifiées et plus contrôlées de l'agressivité *macho* »²².

Giovanna, qui est assise devant nous, se désintéresse peu à peu du match : elle regarde davantage son portable que l'écran. À quelques minutes de la fin du match, elle se tourne vers Andrea et moi. « C'était pas prévu tout ça, n'est-ce pas ? », nous demande-t-elle. Ce n'était pas prévu du tout. En effet, ça fait déjà quelques minutes que les gens dans la salle ont presque perdu tout intérêt pour le match. Une passe ratée suscite quelques réactions isolées. Une acrobatie d'Insigne, au résultat désastreux, pousse Andrea à dire que ce genre de gestes techniques est impossible à réaliser « même à la PlayStation ». Certains commencent à faire des calculs pour imaginer le résultat qu'il faudra obtenir au match suivant pour réussir à se qualifier en huitièmes de finale. Nous expliquons à Giovanna que, contre l'Uruguay, il sera nécessaire de gagner le match pour passer. Mais Andrea est déjà désespéré. « Je peux déjà l'imaginer, on va perdre contre l'Uruguay, nous dit-il en hochant la tête, elle nous fait souffrir chaque fois, cette *cazzo* d'Italie ! ». ■

21. Bourdieu P., *Vous avez dit "populaire" ?*, p. 100.

22. Dunning E., *Le sport, fief de la virilité : remarques sur les origines sociales et les transformations de l'identité masculine*, in Elias N., Dunning E., *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*, Paris, Fayard, 1986, p. 389.